

bonne politique, dit M. Taché, le désigne comme port d'hiver naturel de toute l'Amérique britannique du Nord."

Les pêcheries et les mines du Nouveau-Brunswick sont très productives; mais les principales sources d'où la province tire ses revenus sont les forêts qui couvrent une partie de son sol, l'agriculture et l'industrie de la construction des navires. Sur à peu près 18,000,000 d'acres, la Colonie, avant 1857, en a concédé environ 7,000,000; des 11,000,000 qui restent on assure qu'il s'en trouve sept millions et demi de propres à la culture. Il n'y en a cependant que 800,000 qui soient cultivés. (1)

Les commissaires nommés par le gouvernement impérial pour explorer la route d'une ligne ferrée d'Halifax à Québec, s'expriment ainsi dans leur rapport: "On ne saurait trop vanter le climat, le sol et les ressources du Nouveau-Brunswick. Il n'est pas de pays au monde dont les forêts soient plus riches et qui soit arrosé en tout sens de rivières plus belles et plus nombreuses."

On se fera une idée plus exacte de son importance comme pays agricole si l'on songe qu'il est constaté que l'on y récolte plus de blé que dans 14 Etats de l'Union, où la culture de ce végétal est le plus étendue. La république américaine n'a peut-être pas non plus un seul Etat ou un seul Territoire où les autres produits du sol soient plus abondants que dans cette colonie.

Les produits agricoles ont été évalués, en 1857, à \$8,000,000. Cette valeur s'élève probablement aujourd'hui à près de \$9,000,000. Les forêts de cette province, comme les nôtres, sont inépuisables et fournissent des bois de toute espèce. Celui qui a flotté sur la rivière St. Jean, en 1852, valait \$2,000,000.

Outre la consommation que font des produits de leurs pêcheries les habitants du Nouveau-Brunswick, ils en exportent tous les ans une quantité valant 175 à 225,000 piastres. Le charbon, le fer, le magnésite, la plombagine, le plomb, le cuivre, le gypse s'y trouvent en abondance, et les mines récompensent largement ceux qui les exploitent. Le nombre des manufactures tend de plus en plus à s'accroître; et la quantité de *puvoirs d'eau* qu'offrent ses belles rivières, feront sans doute avant peu du Nouveau-Brunswick un pays à la fois manufacturier et agricole. La principale industrie qu'exercent les colons est la construction des navires; c'est aussi la principale branche de commerce de la Province. Durant les 8 années finissant en 1855, on y a annuellement construit de 566 à 827 vaisseaux, représentant une capacité de 110 à 122 mille tonneaux. Ceux que l'on fit en 1851 furent évalués à environ £800,000 sterling. Les importations sont en moyenne de \$7,000,000 chaque année, et les exportations, non compris les navires vendus hors de la province, d'à peu près le même montant. Les revenus sont en moyenne de six à sept cent mille dollars, et les dépenses absorbent rarement plus que cette somme.

Quoique ce soit dans de moindres proportions, l'île du Prince Edouard offre cependant un exemple d'accroissement de prospérité supérieur à celui du Nouveau-Brunswick. En effet, l'extrême fertilité de son sol a porté quelques auteurs et des statisticiens à émettre l'opinion que cette colonie pourrait aisément nourrir un million d'habitants.

Ceci peut sembler exagéré; mais cependant, sur 1,365,000 acres, à peine trouverait-on une seule portion de ce sol qui ne fût propre à la culture. L'avoine, le blé, l'orge, la patate et le navet en sont les principaux produits. Les progrès de l'agriculture ont aujourd'hui rapidement disparaitre ses riches forêts.

On y construit environ 100 vaisseaux par année et les colons en possèdent à peu près 400.

Les pêcheries sont très productives. Les exportations sont évaluées à \$1,250,000, et les importations à \$1,500,000. Les revenus et les dépenses sont de soixante à soixante-cinq mille piastres.

Ainsi les provinces du golfe réunissent tous les éléments qui sont de nature à constituer un empire puissant et prospère. Elles sont plus rapprochées du vieux monde qu'aucune autre partie de l'Amérique. Terreneuve n'est qu'à 1,610 milles géographiques de l'Irlande. Elles possèdent des chemins de fer et des canaux, lesquels naturellement ont une étendue moindre que ceux du Canada. Une voie ferrée qui relierait Halifax à notre Grand Tronc de chemin de fer ne serait pas une entreprise difficile à réaliser, aujourd'hui surtout qu'il a atteint la Rivière du Loup et que l'on a construit dans les autres provinces des chemins qui pourraient se relier facilement à cette grande voie ferrée. Si l'on réfléchit que le gouvernement impérial est maintenant plus intéressé que le Canada lui-même à l'exécution de ce projet, on ne saurait attribuer son indifférence qu'au peu de renseignements qu'il possède à leur sujet et à ces questions de politique européenne et asiatique qui, depuis quelques années, ont absorbé son attention. Récapitulons :

(1) A Hand-Book of information for Emigrants to New-Brunswick, par M. H. Perley, Londres, 1857.

La superficie des provinces du golfe, non compris le Labrador, est d'à peu près 31,000,000 d'acres carrés. Comme nous venons de le voir, il n'y en a qu'une très petite partie qui soit en culture; le reste qui se compose de millions et de millions d'acres d'un sol des plus féconds n'attend pour produire que la volonté de l'agriculteur. Elles ont, dans leurs pêcheries, non seulement une source inépuisable de richesses, mais encore une grande école de marine où se forment les équipages d'une flotte plus importante que celle de beaucoup d'Etats européens. Les mines de charbon dont il semblerait que le Canada fut dépourvu leur assurent ces avantages qui ont tant contribué à faire de la mère-patrie une des plus florissantes nations du monde. Le total de leurs exportations est d'à peu près \$26,000,000, et celui de leurs importations d'environ \$23,000,000. Leurs revenus réunis sont d'environ \$2,000,000 annuellement. Leur population, en 1857, était de 725,000 individus, dont plus d'un tiers étaient catholiques, et à peu près un septième Acadiens. (1) Les quelques individus de cette race qui avaient pu se soustraire à l'exil auquel on l'avait condamnée toute entière, se sont merveilleusement multipliés et il est probable que le grand poète américain Longfellow, ignorait cet accroissement de population, quand il écrivait ces beaux vers de son charmant poème d'Évangéline :

Still stands the forest primeval; but under the shade of its branches,
Dwells another race, with other customs and language.
Only along the shore of the mournful and misty Atlantic
Linger a few Acadian peasants whose fathers from exile
Wandered back to their native land to die in its bosom.
In the fisherman's cot the wheel and the loom are still busy,
Maidens still wear their Norman caps and their kirtles of homespun,
And by the evening fire repeat Evangeline's story,
While from its rocky caverns the deep-oiced neighbouring ocean
Speaks, and in accents disconsolate answers the wails of the forest.

Les Acadiens d'aujourd'hui montrent autant d'attachement que les Acadiens d'autrefois pour le sol que leurs ancêtres avaient cultivé au milieu de tant de périls. M. Taché compare éloquemment dans son livre leurs dispositions avec celles dont ont récemment fait preuve quelques uns de ses propres compatriotes :

" Ces descendants des braves Acadiens qui, chassés par la persécution, ont fini par triompher d'elle et par revenir vers la terre natale, ne la laissent pas :—aucun d'eux ne va demander la vie et le bonheur à une terre étrangère. Laissent dans l'ombre, ne participant que dans une proportion infiniment petite à la régie des affaires de leur patrie si chère, ils n'émigrent pas cependant vers les Etats-Unis : moins favorisés que nous, sous un grand nombre de rapports, ils tiennent néanmoins au sol qu'ont défriché leurs pères et transmettent à leurs enfants le précieux héritage de leurs traditions... Ah! c'est que les idées extravagantes, les rêves creux des utopies, la soif de l'or, l'esprit d'insubordination n'ont pas affaibli, chez eux, les liens sacrés de la famille, l'attachement aux jouissances modérées de la vie de paroisse... c'est encore qu'ils préfèrent le travail des champs à tous les autres labeurs. Ils cultivent la terre ou exploitent leurs belles pêcheries. Leurs jeunes gens ne vont pas charger et décharger les *Durham boats* du canal de l'Erie, et leurs jeunes filles ne vont pas se faire servantes dans les villes... La mode chez eux n'est pas de s'affranchir le plus vite possible de l'autorité paternelle, et de se croire un personnage, avant que d'être un chef de famille ou un citoyen utile et respecté... "

IX.

BAS-CANADA.

Le premier endroit dans le Bas-Canada que le Prince a honoré de sa présence a été Gaspé. La péninsule connue sous ce nom comprend les deux comtés de Bonaventure et de Gaspé.

Sa superficie est de 7,289 milles carrés, dont une bien petite partie est en culture. On en défriche aujourd'hui Pintérien et les colons s'aperçoivent déjà que les produits de ce sol qui est presque partout aussi fertile que les cantons voisins du Nouveau-Brunswick, sont plus assurés que ceux qu'ils tirent de la mer. D'après le recensement de 1851, la population était de 21,748 âmes; mais elle doit s'être considérablement accrue depuis cette

(1) Le chiffre de la population catholique donné par M. Taché diffère beaucoup de celui que donne de son côté M. Hodgins. M. Taché compte 90,000 catholiques dans la province de Terre-Neuve, 35,000 dans celle de l'île du Prince Edouard, 100,000 dans la Nouvelle-Ecosse; 98,000 dans le Nouveau-Brunswick; en tout 323,000. C'est environ la moitié de la population totale.